

PDF hosted at the Radboud Repository of the Radboud University Nijmegen

The following full text is a publisher's version.

For additional information about this publication click this link.

<http://hdl.handle.net/2066/121280>

Please be advised that this information was generated on 2016-08-26 and may be subject to change.

TROIS LETTRES ET UNE NOTICE DE MADAME DE GENLIS
CONSERVÉES DANS LES BIBLIOTHÈQUES RUSSES

RELIEF 7 (1), 2013 – ISSN: 1873-5045. P 141-147

<http://www.revue-relief.org>

URN:NBN:NL:UI:10-1-114619

Igitur publishing

© The author keeps the copyright of this article

Nous présentons ici une transcription de quatre manuscrits inédits de Madame de Genlis – deux lettres autographes, un billet et une notice – qui se trouvent actuellement dans la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg et dans la Bibliothèque d’État à Moscou. Datées de 1784 à 1830 et adressées en partie à des correspondants russes, ces lettres traitent des principes pédagogiques de Madame de Genlis et de leur mise en pratique dans différents milieux, aussi bien que de ses projets de publication pendant les années vingt du XIX^e siècle.

Billet au comte Nicolas de Milly, daté du 8 juin 1784¹

Ce billet a été écrit à l’occasion du mariage de la fille de Madame de Genlis, Pulchérie, avec Cyrus, vicomte de Valence (et amant de la tante de Madame de Genlis, Madame de Monteson...), en mai 1784. Le destinataire est Nicolas-Christiern de Thy (1728-1784), comte de Milly, officier supérieur, chimiste et franc-maçon. A part ce seul billet, nous ignorons la nature des liens entre Madame de Genlis et le comte de Milly. A l’époque de sa rédaction, Madame de Genlis est une figure célèbre grâce à sa nomination au poste de *gouverneur* des fils et filles du duc de Chartres. Elle exerce cette fonction depuis 1782, et parle dans son billet au comte de Milly de ses activités pédagogiques avec ses élèves.

Le 8 juin 1784

Palais royal à Monsieur le comte de Milly rue de Bourbon, faubourg St-Germain.

Je viens de recevoir, Monsieur, la lettre que vous aviez eu la bonté de m’écrire sur le mariage de ma fille, cet événement en effet remplit tous les vœux de mon cœur et achève de me rendre la plus heureuse personne du

monde. Je suis bien sensible monsieur à l'intérêt que vous prenez à mon bonheur, j'avais envoyé chez vous il y a plus de deux mois pour vous faire prier, monsieur, de venir me voir et j'ai été bien fâchée que vos affaires ne vous l'aient pas permis. Je vais maintenant à la campagne avec tous mes élèves, nous herborisons, nous faisons un cours de chimie, je compte rester ici jusqu'à la fin de l'automne, je serais charmée à mon retour de profiter des moments que vous voudrez m'accorder et de vous renouveler les assurances de tous les sentiments que vous m'aviez inspiré et avec lesquels j'ai l'honneur d'être obéissante votre servante Ducrest ctesse de Genlis.

Notice sans date, rédigée vers 1823²

Dans cette notice non datée, Madame de Genlis parle de la rédaction de ses mémoires, qui seront publiés entre 1825 et 1828. Lors de la rédaction de cette notice, les quatre premiers volumes sont déjà prêts, ce qui nous autorise à dater la notice vers 1823. Cette notice a vraisemblablement été ajoutée à la lettre qu'elle écrit en mars 1823 au duc Matthieu de Montmorency, ministre des Affaires étrangères sous Louis XVIII (voir lettre ci-dessous). Elle y mentionne notamment la protection de son journal « par plusieurs puissances étrangères », ce qui nous paraît renvoyer soit au tsar Alexandre, auquel le duc de Montmorency parla du projet de Madame de Genlis, soit au ministre Tory anglais John Wilson Croker, avec lequel Genlis a entretenu une correspondance au sujet du manuscrit de ses mémoires, qu'elle espérait faire acheter au gouvernement anglais « cent trente mille francs, de France, argent comptant » (lettre de Madame de Genlis à J.W. Croker du 20 novembre 1821, Bibliothèque municipale de Nantes).

Classer et conserver « notice ».

La personne qui aura le plus de part à ce journal, croit par expérience qu'il existe toujours en effet un public qui aime les bonnes doctrines littéraires et les bonnes doctrines en morale. Enfin il y a dans la bonne foi et la persuasion [*sic*], un accordant, auquel on ne résistera jamais, lorsqu'il se trouvera, réuni au bon goût et au talent d'écrire. On a beaucoup réfléchi à ce journal et on ne le commence qu'après avoir amassé des matériaux qui déjà ont fourni 4 volumes qui sont tout faits. En voici le but : de combattre sous les formes les plus variées et que nous jugeons les plus piquantes, les fausses doctrines en morale et en littérature et en politique, mais sans attaquer des personnages vivants ou leurs ouvrages, ce qui est très facile, car ils n'ont rien à eux, pas même leurs erreurs. Cependant, nous critiquerons ouvertement le ton injurieux³ et nous réfuterons les mensonges (que nous appellerons poliment des méprises) nous dirons avec la même politesse, que nous supposons bons citoyens tous ceux qui nous parlent vivement de leur amour pour la patrie, et nous tâcherons de leur prouver que cet amour bien entendu doit empêcher de décrier sans cesse et publiquement le gouvernement. Nous ne douterons pas davantage de

l'attachement de tous les partis pour le roi, mais nous les avertirons qu'on manque de respect au roi et qu'on nuit autant qu'il est possible à celui qui est dû par le public en affichant du mépris pour tous ses choix. Et telle est notre opinion, avec les formes et le ton que nous saurons employer et soutenir il sera impossible de nous répondre avec avantage. Nous désirons pour l'intérêt de la chose que ce journal soit protégé du gouvernement et qu'il en soit envoyé aux maîtres de pensions et aux maires. Nous ne désirons d'ailleurs ni grâce, ni faveurs, ni pour le moment, ni pour l'avenir, fussent-elles particulièrement et secrètes elles termineront à nos propres yeux la pureté de nos motifs, et ne pourront servir qu'à ralentir notre zèle. Je dois ajouter deux choses : la 1^{ère}, que nous sommes convenus d'éviter de prononcer les mots philosophe, philosophie et de parler de la religion que pour répéter de nouvelles calomnies ou pour conter de belles actions nouvelles. La 2^e que notre journal sera spécialement protégé par plusieurs puissances étrangères. Nous ne nous dissimulons pas que nous en aurons besoin car nous aurons contre nous, sans exception, les armées de journalistes [des croisés]⁴ contre d'un côté pour anciennes jalousies littéraires et de l'autre pour la haine de la religion et de la royauté. L'auteur de cette notice, n'ayant écouté que son zèle fait seul les frais de cette entreprise, il est bien juste que son gouvernement en prenant un certain nombre de souscriptions, daigne concourir à la favoriser.

Fragment d'une lettre datée du 10 mars 1823⁵

Il s'agit ici d'une partie d'une lettre, dont la première page manque, datée du 10 mars 1823. Madame de Genlis y parle de ses soucis pécuniaires et des divers projets de publications avec lesquels elle espère gagner de l'argent. Le destinataire de cette lettre est vraisemblablement le duc Matthieu de Montmorency, ministre des Affaires étrangères sous Louis XVIII. En effet, nous connaissons une réponse du duc de Montmorency, datée du 23 mars 1823, dans laquelle il envoie 2000 francs à Madame de Genlis, en lui écrivant : « C'est bien peu de choses pour un ouvrage aussi utile, mais peut-être aurai-je plus de fonds le dernier quartier de l'année et je ne pourrai mieux les employer qu'à vous donner le moyen d'instruire et de charmer un public accoutumé à vous admirer » (cité dans Broglie, 435). Le duc de Montmorency aurait aussi parlé des projets de publication de Madame de Genlis au tsar Alexandre, ce qui explique la présence de cette lettre dans la Bibliothèque nationale de Russie. Madame de Genlis mentionne dans cette lettre, entre autres, sa mauvaise santé et son séjour aux Bains de Tivoli, maison de santé de la rue Saint-Lazare, où elle déménagea après la mort de son gendre, le général de Valence. En plus, elle y parle de son projet ambitieux d'écrire une réfutation, article par article, de l'*Encyclopédie*, projet auquel elle essaya fameusement d'associer Chateaubriand. Elle abandonna ce projet peu après avoir écrit cette lettre, malgré l'obtention d'une pension de 1500 livres destinée à ce travail accordée par le roi Louis XVIII. Au lieu de cette réfutation de l'*Encyclopédie*, elle finit par publier un autre ouvrage, *Les Dîners du baron d'Holbach*, en 1822.

Le 10 mars 1823, [Paris]⁶

[...]7 d'encadrer d'une manière intéressante ce qui amena 5 nouvelles dont la 1^{ère} me paraît être du pathétique le plus neuf et le plus touchant elle est historique. J'oublie un manuel des gardes malades⁸, qui est tout fait et que je crois d'une grande utilité.

Il faut maintenant que je parle de moi : je me trouve dans une situation très embarrassante 1^{er} parce que j'ai donné sans m'en rien réserver les Mémoires de Mme de bon champs⁹ qui m'ont coûté un an de travail : à cause du mauvais ordre des notices qu'il a fallu rectifier, et la lecture de tous les ouvrages sur la Vendée. 2^e parce qu'à la suite de cela j'ai eu une fièvre cérébrale qui m'a tenue 2 mois dans mon lit, et cinq sans rien faire ; 3^{me} un séjour ruineux de dix mois à Tivoli où j'ai repris la santé, mais qui m'a coûté la quintuple de ma dépense ordinaire ; enfin une sottise générosité dans une affaire où je pouvais exiger 4 mille francs que j'ai sacrifié tout cela joint à des déménagements, me met dans un embarras pressant où je ne me suis jamais trouvée même durant l'émigration, et auxquels la guerre me met le comble car elle a rompu deux marchés de librairies qui me tiraient de tout. Si j'avais un roman tout à fait prêt à livrer à l'impression, ou un recueil de nouvelles¹⁰ je n'aurais besoin de rien mais mes prisonniers¹¹ ne seront faits que dans trois mois... un bon roi est le père de tous ses sujets et par conséquent un ministre tel que vous en est l'ange tutélaire, aussi êtes-vous le 1^{er} auquel je me sois adressée directement pour moi. Voici donc ce que je voudrais : nulle grâce, purement grâce ; mais un marché bienfaisant que le gouvernement sous la forme que j'ai proposée, m'a acheté Raynal¹² avec mes retranchements et mes notes ; pour ma tranquillité parfaite il faudrait m'en donner 6000* [francs] parce que j'ai une seule dette (depuis longtemps) de 3500* qui me tourmente d'autant plus que la personne à qui je dois pourrait l'avoir totalement oublié... il me resterait 2500 * qui me suffiraient pour me tirer de tout embarras personnel et pour aller m'établir sans délai pour le reste de ma vie dans un beau logement que j'ai enfin trouvé dans un couvent mais où il faut payer d'avance un quartier. Si la somme de 6000* est trop forte faites-moi donner du moins 2000* de mes garde-malades avec réprobation que je fournirai l'une de 2 grands médecins et l'autre, d'un respectable ecclésiastique, dans tous les cas j'offre toujours gratuitement mon travail fait à faire pour la grande encyclopédie et pour la petite villageoise¹³ dans la société que je présenterai, il y aura 3 jeunes gens pleins d'esprit qui travailleront avec ardeur sans aucun salaire. Si vous pouvez faire ce que j'ose vous demander, vous me rendrez la tranquillité qui m'est si nécessaire, et vous prolongerez ma vie, car ma santé qui sembla oublier mon âge ne demande qu'à se fortifier. Après cet abandon de confiance comment pourrais-je re-

prendre les formules d'usage. Le véritable hommage est celui du cœur fondé sur une juste admiration celui-là vous sera offert dans tous les temps et dans toutes les situations.

D. C^{tesse} de Genlis. Place royale № 25 10 mars 1823.

Lettre à la princesse Sophie Stépanova Scherbatov, datée du 20 mars 1830¹⁴

Cette dernière lettre a été écrite neuf mois avant la mort de Madame de Genlis, et la montre toujours entièrement prise par ses projets pédagogiques malgré son âge avancé. La destinataire est la Princesse Sophie Stépanovna Scherbatov (1798–1885), descendante d'une des plus illustres lignées de princes du sang, née princesse Apraksine. À l'âge de 19 ans, en 1817, elle épouse le veuf prince Alexeï Grigorievitch Scherbatov (1776–1848). Après leur mariage ils partent à l'étranger et voyagent plusieurs années en Europe, revenant à Moscou en 1826. La famille éleva six enfants. Le célèbre salon aristocratique de la princesse Scherbatov était à la fois mondain et philanthropique. Il fut visité par Joukovsky, Pouchkine, Baratinsky, Mizkevitch, Viasemsky, Possini, Pauline Viardot, Tourguéniev, Gogol, Tioutchev, Mickiewicz, Franz Liszt, Giovanni Rubini, Gioachino Rossini et Adelina Patti, entre autres. On suppose que la princesse Sophie Scherbatov fut le prototype de Tatiana Larina dans le roman *Eugène Onéguine*. Dès que son mari prit les fonctions de gouverneur général de Moscou elle s'occupa du patronage des pauvres, fit ouvrir une école de commissariat (Комиссарское техническое училище) et avec le médecin philanthrope Friedrich Haas, la communauté de Saint Nicolas des sœurs de la charité (Никольская община сестер милосердия). On voit donc clairement l'affinité qu'a pu avoir cette protectrice russe des lettres avec la pensée pédagogique de Madame de Genlis. Finissons par remarquer que, malgré les troubles politiques en France, qui culmineront en juillet de cette année dans les Trois Glorieuses, et dont Madame de Genlis parle longuement dans d'autres écrits de cette époque, elle ne fait aucune mention de la situation politique dans cette lettre, entièrement occupée qu'elle est de placer l'une de ses protégées dans un poste de gouvernante auprès de la princesse Scherbatov.

Je voulais parler à Madame la princesse Scherbatov d'une chose qui m'intéresse bien vivement, mais je n'ai pas eu le temps de préparer cette affaire très important pour moi : je suis retenue dans cette pension qui [sic] j'habite depuis plus [de] trois ans par une jeune personne pour laquelle j'ai pris la plus tendre amitié, elle s'appelle M^{lle} Hortense Moucheler. J'ai été assez heureuse pour faire avoir un grand avancement à son père, quoiqu'il dépendit d'une personne que je ne connaissais pas du tout et comme cette augmentation d'emploi en opérant une grande dans ses appointements, la seule idée que le changement a produit dans sa fille, la meilleure des filles a été celle de n'en profiter d'aucune manière et d'autant plus que ses parents lui devaient cette amélioration.

Elle me dit donc qu'elle désirait déplacer dans les pays étrangers les plus éloignés qui ne l'effrayeraient pas, même la Russie.

C-sse serait une gouvernante d'enfants parfaite, elle a autant de vertu que d'amabilité, une belle écriture et une excellente orthographe. Elle sait assez

de dessin pour présider avec fruit à des leçons : elle aime la lecture, et lit à merveille tout haut, et par la pureté des mœurs, et par la perfection de sa conduite à tous égards elle donnerait à des enfants des exemples instruables. Enfin elle est adroite et fait avec habilité tous les ouvrages qu'une femme peut faire. Quant aux conditions il va vous dire qu'elle ne peuvent à [sic] être que très honorables pour une telle personne. J'ai jusqu'ici placé dans les pays étrangers plus de vingt cinq personnes, dont on a été sans exception, parfaitement content soit comme gouvernante d'enfant, soit comme demoiselle de compagnie état dont madame la princesse de Scherbatov aurait le choix.

Je voudrais bien qu'elle me fit l'honneur de revenir bientôt me voir en indiquant le jour et l'heure.

Depuis que j'ai eu le bonheur de connaître la princesse de Scherbatov, je désire autant cette place pour elle que pour ma jeune amie, car je suis bien sûr[e] qu'elle ne trouvera rien qui puisse en approcher pour l'esprit, le caractère, l'usage du monde, l'élévation et la pureté des sentiments.

Si je n'étais pas depuis plus de quatre ans une des [invalides]¹⁵ octogénaire, j'irai [sic] trouver madame la princesse de Scherbatov pour lui expliquer toute la générosité de mon procédé, en me privant d'une amie qui fait pour elle tout l'agrément de cette maison. Je la supplie de prouver que j'attends avec une grande impatience le rendez-vous qu'elle voudra bien m'indiquer.

J'ai oublié de dire que mademoiselle Hortence sait un peu l'anglais et qu'il lui faudrait très peu de temps pour s'y perfectionner ayant beaucoup de mémoire et d'intelligence.

D.C^{tesse} de Genlis. Paris 22 mars 1830.

F. 2 (verso) Madame la princesse de Scherbatov

Rue de Rivoli, 42

Paris

Notes

¹ Manuscrits de la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg (РНБ, Ф. 991. Общее собрание иностранных автографов), опись (inventaire) 1, partie 1, № 467.

² Manuscrits de la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg РНБ, Ф. 991 (Общее собрание иностранных автографов), опись (inventaire) 1, partie 1, № 468.

³ Ici et plus loin, souligné dans l'original.

⁴ Mot illisible.

⁵ Manuscrits de la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg (РНБ, Ф. 991 (Общее собрание иностранных автографов), опись (inventaire) 1, partie 1, № 469.

⁶ A gauche il y a une notice : reçu de Serpinet (личность не установлена).

⁷ Le début de la lettre est absent.

⁸ Ce *Manuel des Gardes-Malades* est mentionné dans ses *Mémoires*. « Il existoit un petit ouvrage intitulé *Manuel des garde-malades*, ouvrage très-utile et même nécessaire, fait par un fort bon médecin de la Faculté ; cependant cet ouvrage n'a jamais eu de vogue, et depuis trente-cinq ans il est tombé dans le plus profond oubli, parce qu'il est écrit ridiculement et qu'on y trouve beaucoup d'omissions importantes ; j'en ai ôté les fautes de langage, récrit plusieurs morceaux, ajouté des notes nécessaires, etc. Je signai un engagement particulier pour cet ouvrage auquel je n'ai point mis mon nom » (VII, 247-248).

⁹ *Mémoires de madame la marquise de Bonchamps, rédigés par Mme de Genlis ; suivis des pièces justificatives*, Paris, Baudoin frères, 1827.

¹⁰ *Nouveaux contes moraux et nouvelles historiques*, Paris, Maradan, 1802.

¹¹ *Les prisonniers, contenant six nouvelles et une notice historique sur l'amélioration des prisons*, Paris, Bertrand, 1824.

¹² On trouve un brouillon de cette *Critique de l'ouvrage de l'abbé Raynal* dans les *Mémoires de Madame de Genlis* (VII, 144-147).

¹³ Nous n'avons pas pu identifier un ouvrage de ce titre. Il s'agit peut-être de *Les Veillées de la chaumière*, Paris, Lecointe et Durey, 1823, ou peut-être de la suite de la *Maison rustique, pour servir à l'éducation de la jeunesse, ou Retour en France d'une famille émigrée [...]*, Paris, Maradan, 1810. Aux archives du Quai d'Orsay se trouve en effet un manuscrit de Madame de Genlis daté de 1826, intitulé *La nouvelle maison rustique à l'usage de la jeunesse* (Bessire et Reid, 298).

¹⁴ Bibliothèque d'Etat, Moscou. ИИОП РГБ, Ф. 201. № 48. 27. 2 л.

¹⁵ Mot illisible.

Ouvrages cités

François Bessire et Martine Reid, « Manuscrits de M^{me} de Genlis, anciennement à l'Institut français de Florence », in *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, 293-299.

Gabriel de Broglie, *Madame de Genlis*, Librairie académique Perrin, 1985.

Stéphanie-Félicité Du Crest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1725.